

quelqu'un dans la vie. Pas la passer à vendre des glaces. » Ce garçon, c'est Pedro Juan, qui trouve d'abord dans la lecture le moyen non pas d'échapper à la misère, mais à la misère intellectuelle, c'est déjà ça. A Cuba, à l'époque, on lit Marx, Engels, et Kim Il-sung. Il préfère Hermann Hesse, Sartre et Dos Passos, on le comprend. Il traîne, il rencontre Dinorah, une vieille prostituée qui lui vaut le surnom de Suce-mémé. Il y a mieux comme petit nom, alors il se bat avec des macs, va à la plage, retourne à la bibliothèque municipale, qui sent la lavande quand tout le reste pue. C'est Antoine Doinel par 40° à l'ombre, avec la falm au ventre et le feu dans les reins. On tourne les pages, ça flamboie, c'est narcissique aussi,

mais le narcissisme est un remède gratuit contre la difficulté de vivre. Comme le sexe. Il y en a beaucoup, de sexe, et ça donne lieu à de merveilleux portraits de femmes. Celia, la commissaire aux affaires militaires, Tatica, la championne de Kayak, Gretel, la fille d'apparatchik, qui a une Volkswagen, un tourne-disque et dessus «Sergant Pepper's», des Beatles, interdit par Fidel. Elles défilent, il les enfle. Comme des perles sur le collier fièrement porté de sa rébellion, celle d'un gamin qui ne veut pas être castré par le castrisme. Les bananeraies s'en souviennent encore ■ CHRISTOPHE ONO-DIT-BIOT

«Le nid du serpent», de Pedro Juan Gutiérrez, traduit de l'espagnol (Cuba) par Bernard Cohen (Albin Michel, 304 p., 19,50 €).



La muse de Bret Easton Ellis ?

On comprend que « Maria avec et sans rien », ce roman publié en 1970 par Joan Didion, ait durablement marqué le jeune Bret Easton Ellis : l'actrice qui s'y noie, en 84 petites scènes coupantes comme des éclats de verre à whisky, annonce les héros flottants et vides de « Moins que zéro ». Actrice vite divorcée, mère d'une petite fille déjà internée, Maria se cogne à tous les reflets du mi-

roir aux alouettes californien : les piscines, les cocktails, les agents et les amours bâclées ne mènent qu'au néant d'une vie vécue comme un rôle sans texte qui ne se « réalise » que dans une sorte de folie molle, tenue à coups de barbituriques. L'air du vide à son aurore et sans la moindre pitié ■ « Maria avec et sans rien » de Joan Didion. Traduit de l'anglais (américain) par Jean Rosenthal (« Pavillons-Poche », Robert Laffont, 233 p., 7,90 €).

RÉCIT

Une femme poignante

Figure de proue de l'intelligentsia new-yorkaise des *sixties*, la romancière chérie des lettres américaines, Joan Didion, publie un livre bouleversant sur le deuil. Son deuil. Un style sans pareil, où même les larmes sont sèches.

Une femme s'apprête, la veille du jour de l'an 2004, à dîner avec l'homme qui partage depuis quarante ans sa vie. Il demande un scotch puis se tait, suspend la main gauche en l'air en prenant un air mou, comme pour faire une blague : victime d'une attaque foudroyante, l'écrivain John Gregory Dunne est déjà raide comme la mort.

Viendront les urgences, l'électrocardiogramme, le recours aux palettes de défibrillation, le transfert toutes sirènes hurlantes au New York Hospital, les tentatives de réanimation, puis l'arrivée du prêtre, suivie de la remise de la montre et de la carte de crédit du défunt ; enfin le retour en taxi dans la maison déserte où sa veste et son écharpe, inertes sur une chaise, attendent Joan Didion. Le destin venait à nouveau d'interrompre une vie, une semaine après avoir déjà frappé à la porte du couple : leur fille

Quintana avait été hospitalisée en urgence, le soir de Noël, pour une pneumonie aggravée.

Joan Didion compare ce coup de massue à l'effondrement des tours jumelles du WTC. L'onde de choc interdit toute pensée : les images repassent en boucle dans la tête d'une femme à qui son intelligence n'offre plus aucun recours – elle souligne même son incapacité à mettre des mots sur ce traumatisme. Toute la force du livre vient de cette impuissance : écrivain reconnu, figure de proue des années 60, Joan Didion n'est plus capable d'exercer. Elle ne peut que récapituler la séquence tragique – leur fille s'est encore écroulée dans l'aéroport de Los Angeles, trois mois après le drame, avant de subir une intervention lourde. Elle repense à tout ce qu'elle aurait dû faire, comme à tout ce dont il aurait dû s'abstenir. Et ce sentiment de le trahir à chaque geste, presque à chaque souffle, tout en n'étant déjà plus tout à fait en vie.

«L'année de la pensée magique» appartient à cette famille de livres pétrifiants dont relevait déjà «Du fond des ténèbres», le récit que William Styron tira de sa dépression. Il raconte la chose la plus terrible qu'on puisse vivre – et on se doute bien qu'on la vivra – mais cette chose reste irracontable. On reste sans voix, devant un cadavre ■ CLAUDE ARNAUD

Joan Didion, «L'année de la pensée magique» (Grasset, 281 p., 18,90 €).

Joan Didion dans son appartement, à New York